

L'histoire de Noyon

racontée par le nom de ses rues.

BEAUSÉJOUR (suite)

Place du huit-mai 1945

L'histoire de Noyon au cours du siècle qui s'achève, relate principalement des récits de guerre et de leurs tristes effets, et servent de repères dans les souvenirs des générations successives de Noyonnais. L'armistice du 11 novembre 1918 demandé par une Allemagne épuisée, le traité de paix signé par les belligérants dans la Galerie des Glaces du château de Versailles, le 28 juin 1919, n'eurent qu'une suite précaire et éphémère. Vingt ans plus tard, après une courte période de crises, de troubles et de menaces, une deuxième guerre mondiale devint inéluctable ; le 3 septembre 1939, la France déclarait la guerre à l'Allemagne... alors que Noyon n'avait pas encore terminé sa reconstruction et sa reconstitution.

La place du Huit-Mai 1945 commémore l'armistice par lequel les officiers allemands s'avouèrent vaincus en souscrivant leur capitulation sans condition qui prit effet du 8 mai 1945 à 23 heures 01. Cette date est devenue fête nationale que les autorités civiles et militaires de Noyon célèbrent chaleureusement tous les ans.

Place du Dix-Neuf Mars 1962

Le 19 mars 1962, le square dénommé "Des Acacias" depuis le 17 mai 1961 a reçu le nom de "place du Dix-Neuf Mars 1962", au cours d'une cérémonie solennelle, présidée par le maire M. Pierre Dubois entouré de personnalités civiles et militaires, d'une foule d'habitants, d'anciens combattants et de leur famille. Ils s'étaient rassemblés à cet endroit pour assister à l'inauguration de la nouvelle plaque de rue et pour rendre hommage aux victimes de la guerre d'Algérie, ancienne terre française pendant un siècle. L'année même de l'armistice de 1945, des troubles anti-français avaient créé des perturbations alarmantes dans les quartiers d'Alger. Mais à partir du 1er novembre 1954, dans le but de réduire l'insurrection, une vraie guerre se développa sur tout le territoire par des stratégies inattendues imposées par le relief propice aux embuscades. Plusieurs classes y furent employées massivement et nombreuses furent les victimes de ce conflit dans lequel disparurent quelque trente mille jeunes soldats et de nombreux civils.

Enfin, l'Algérie ayant acquis son indépendan-

ce au cours de négociations difficiles, par son ordre du jour n°11 du 19 mars 1962, le général Ailleret commandant en chef des Armées d'Algérie imposa le cessez-le-feu à toutes les forces de l'ordre. Il s'y exprimait ainsi : "L'armée peut être fière des succès remportés par ses armes, de la vaillance et du sens du devoir déployés par ses soldats, réguliers et supplétifs, de son œuvre d'aide aux populations si durement éprouvées par les événements...".

Pour se souvenir et s'entraider, les anciens d'Afrique du Nord du Noyonnais ont constitué un comité rattaché à la Fédération nationale des anciens combattants en Algérie (Maroc et Tunisie) (F.N.A.C.A.)

Rue de Montdidier

Description

La rue de Montdidier fut autrefois un modeste chemin qui menait aux champs les laboureurs dont les fermes constituaient les rares habitations de ce quartier. Partant de la place Saint-Jacques, il traversait les champs aux noms nés de circonstances quelques fois obscures : la Fontaine aux Canards, la Haye Juda, la plaine d'Orchies, la plaine de Maigremont, la Croix de Pont l'Evêque... Puis il continuait jusqu'à Larbroye, le Petit Ourscamp et, desservant les villages, il s'acheminait vers Lassigny, Ressons-sur-Matz, avant d'atteindre Montdidier. Progressivement il se peupla et fut reconnu comme le grand chemin de Noyon à Montdidier. Enfin, il fut promu au rang de rue où furent édifiées des fermes opulentes et des demeures élégantes. Si bien que, autour de 1995, la municipalité soucieuse d'embellissement l'a transformée en voie paysagée agréable à parcourir. Petit à petit les exploitations agricoles disparurent. Il n'en restait que trois en 1900, puis deux en 1970, le développement de la ville ayant provoqué une abondance de constructions fatale au travail de la terre.

Le Pélican

Parmi les rues qui mettent en rapport la rue de Montdidier, avec son environnement, parfois depuis fort longtemps comme la rue de l'Ecorcherie, la rue Maurice Quatrevaux contient une longue histoire. Comme déjà dit, elle fut au Moyen Age un des tronçons de la voie romaine qui conduisait de Soissons à Amiens dans son passage hors les murs de Noyon. Elle était alors la cauchie du Pèlerin, ainsi qu'elle est dénommée dans

la charte de fondation de l'abbaye d'Ourscamp autour de 1130. Elle longeait une importante propriété établie sur l'espace compris entre le faubourg Saint-Jacques (av. Jean-Jaurès) et le chemin de Montdidier. Le domaine était à l'enseigne du Pélican ainsi qu'on en trouve la mention en 1618. A plusieurs reprises, il fut habité par des représentants des vieilles familles noyonnaises. Résidence ayant appartenu au sieur Dartois, le Pélican fut transformé en auberge en 1670. Quelques années plus tard, Pierre Jacquen en est cabaretier au moment où les écuries périrent dans un incendie, ce qui met fin à l'activité hôtelière. A partir de là, y réapparaissent successivement les noms des grandes familles : le sieur Decaisne, le sieur Martin de Mazancourt. En 1870, le baron de Rothiacob y exerce la profession de contrôleur des contributions directes. Dans "le Nouvelliste" du 20 février 1832, les lecteurs avaient pu lire, non sans curiosité, l'annonce émanant de l'étude de Me Vaurenoire de la vente d'une "maison de ville et de campagne, dite "le Pélican", sise à Noyon, faubourg Saint-Jacques ou de Montdidier. Elle comprenait deux corps de bâtiments, une cour, des écuries et remise, bûcher, jardins anglais et potager, le tout contenant 57 ares."

On ignore ce que devint le Pélican après 1875. Mais tout porte à croire que, étant sous le feu de l'artillerie française qui, au printemps de 1918, ravagea plusieurs endroits de ce quartier, la belle propriété eut à subir de tristes dégâts. La paix revenue et le besoin de matériaux pour la reconstruction de la ville se faisant pressant, un commerce de bois et de matériaux s'y installa. Son créateur, André Baudoin, eut la bonne idée de lui donner une raison sociale à résonance historique : "Scierie mécanique du Pélican".

Ayant cessé son activité en 1971, sa disparition entraîna celle de l'enseigne du Pélican, témoin séculaire d'un chapitre de l'histoire privée de Noyon

A suivre
Jean Goumard

Erratum : Dans la précédente chronique : la vente de la Chartreuse eu lieu en 1791 et non en 1771.